

Je suis française d'origine italienne

Histoire de Valérie Savonet-Ceccone pour «Migrations Besançon-Bourgogne-Franche-Comté».

Intarissable sur l'Italie et sur l'histoire de sa famille, si bien que quand elle commence à parler d'elle-même, elle reprend l'histoire familiale et on est très vite emporté par son désir de donner une place à sa famille et à ses origines. Elle qui est de la troisième génération. Tout mène à l'Italie mais finalement pour mieux retrouver la France.

L'histoire de Valérie commence en Italie...

Depuis toute petite, je demandais à ma maman de me raconter l'histoire de mes grands-parents. Elle en parlait souvent, contrairement à mon père. J'ai vite su que c'était des réfugiés politiques, que mon grand-père était sur la liste rouge de Mussolini, qu'il s'était sauvé de son pays parce qu'il risquait sa vie et qu'on ne pouvait rien faire contre Mussolini. Donc il est venu en France. Il ne savait ni lire, ni écrire et il ne parlait qu'en italien. Dès son arrivée en France, il voulait que ses enfants aillent à l'école. Si bien qu'il a appris à lire et à signer en français, grâce à sa fille aînée, ma tante Lorène. Elle me racontait que dès qu'elle rentrait de l'école, mon grand-père lui demandait de lui lire le journal. Elle se mettait en face de lui et lisait à l'envers. C'est comme cela qu'il a appris à lire le français.

Entre le Frioul et la Toscane...

La famille Ceccone, celle de mon père Gilbert, vient d'Udine, le Frioul, la région voisine de la Vénétie où se trouve Venise. Celle de ma mère Colette les familles Guastini et Bardi, viennent de la région de Toscane. Elles sont venues près de Montbéliard, dans les années '30. Depuis, les deux frères Bardi ont épousé les deux sœurs Guastini.

Je suis la dernière petite fille des Bardi. La famille paternelle de ma mère était pauvre, dû à l'église Catholique de l'époque. Mon arrière-grand-mère paternelle était riche et elle pensait que de donner sa fortune au Clergé, cela lui ouvrirait les portes du paradis. Mon grand-père a été si marqué par la pauvreté, qu'il devait se lever dès 4 heures du matin, enfiler la seule chemise qu'il y avait dans la maison et volait un oignon, pour aller travailler et réaliser des sabots. En remerciement de toute sa fortune, le Clergé construisit une église, qui existe toujours. Il y a même des sièges au nom des BARDI.

Adulte, mon grand-père refusait la religion catholique, ce qui ne se faisait pas à l'époque, même en France. Mais malgré cela, et à cause de son investissement durant la seconde guerre mondiale en tant que résistant, personne ne lui faisait de remarque. Mon grand-père croyait au communisme, parce qu'il croyait en l'homme. Lui et sa famille étaient respectés pour cela.

Puis dans le Nord Franche-Comté...

Je suis née à Montbéliard et j'habite à Beaucourt (Territoire de Belfort). J'ai vécu toute ma vie dans le Nord Franche-Comté. J'ai 56 ans. Depuis que je suis née, même avant je dirais, l'Italie a été omniprésente chez moi. Je voyais tout le temps mes grands-parents maternels. Ma grand-mère s'appelait Maria, mais on l'appelait mémère Marie. Mon grand-père, le pépère Averano, m'impressionnait tellement car il était très grand. Il tuait les cochons, les lapins et des petites volailles. J'étais persuadée que c'était un colosse et en voyant cette photo que j'ai retrouvée pour vous, je le vois autrement, petit.

La petite soupe de pâtes pour réconfort

J'avais 6 ans quand il est décédé. Je suis leur dernière petite fille. Comme je suis née à 8 mois, on me prenait pour fragile. Je suis allée en couveuse durant 3 mois. J'étais toute petite. De ce fait, toute la famille de ma maman, tous les Bardi, même mes cousins de Baume-les-Dames me protégeaient. Mon grand-père surtout, se faisait du souci. Il pensait que je ne marcherais jamais. Quand j'ai marché pour la première fois, il m'a donné une pièce en argent. D'ailleurs, chaque fois qu'il y avait un événement, mon anniversaire, ..., je recevais une pièce en argent. Il s'est battu avec mes parents pour que j'aie des boucles d'oreilles, comme cela se faisait en Italie pour les petites filles. C'est à mes 18 ans, que j'ai pris la décision de lui rendre hommage et de me faire percer les oreilles.

Chaque fois que j'allais voir mes grands-parents, souvent, il me fallait ma petite soupe de pâtes. Et lorsque le dimanche arrivait, mes parents et moi-même, nous apprêtions pour aller manger les pâtes à la main que mon grand-père avait faites, très tôt au petit matin.

Je voyais dans le buffet, le gros bol de mon grand-père, dans lequel il buvait chaque matin son café, avec 7 sucres.

Pour moi, petite, mon grand-père, réfugié politique ayant fui Mussolini, avait sauvé la France.

C'était un héros à mes yeux et je ne manquais pas d'en parler à mes amis d'école

Une autre héroïne à mes yeux : ma tata Lorène.



Photo de ma tata

En plus d'accompagner ses parents sur la voie de l'intégration, elle contribuera à sauver des vies lors de la deuxième guerre mondiale.

Sa vie sera faite de moments terribles et de moments merveilleux. Presque chaque soir, je demandais à mes parents d'aller lui rendre visite. J'étais toujours accueillie avec un savoureux petit sandwich au pâté. Lors des repas en famille, elle nous concoctait des mets Italiens. Elle faisait souvent les macaronis à la sauce tomate, les beignets de fleurs de courgettes, ... Elle disait toujours, que même s'il n'y avait pas beaucoup d'argent, il y avait toujours de quoi manger et accueillir les hôtes. Tout au long de sa vie, elle s'est occupée de ses parents, de son frère Tino. Plus encore qu'une tante, elle était pour bien des personnes une confidente. Je ne l'ai jamais vue se disputer avec sa sœur, (ma maman). Cela, et du plus loin que je m'en souviens, me

paraissait tellement fantastique, et unique. Même, en ayant eu une vie extrêmement rude, elle gardera jusqu'au bout, le sourire et l'amour des autres. Lorsque nous arrivions chez elle, c'est toute l'Italie qui nous pénétrait. Adulte, elle ne reverra jamais son pays d'origine. Elle voyageait par notre biais. Lorsque j'allais en Italie, je lui rapportais tout l'amour que j'avais pu emporter avec moi. C'était une femme, qui était en capacité de tout comprendre.

Nous étions tous en lien, cousins et cousines du second degré, voire plus encore. Les échanges familiaux étaient toujours très dynamiques et remplis d'amour, tant pour la France, que pour l'Italie.

Je me régala à aller rendre visite à la cousine Marie, au cousin Loris, En plus d'une histoire familiale commune, ils avaient tous en commun, l'amour des deux pays et l'amour des autres. Ils avaient chacun leur particularité.

La période scolaire et universitaire

J'ai fait des études de Beaux-Arts à l'ISBA (Note DA: Institut Supérieur des Beaux-Arts). J'avais un gros potentiel, mais mon style artistique ne convenait pas et je ne comprenais pas pourquoi. On me disait souvent « t'es trop baroque », je faisais tout ce que je pouvais pour y remédier. Tout le monde me trouvait douée, mais avec les profs, c'était curieux. Jusqu'au jour où un cousin italien, Claudio, le frère de Roberto, étudiant en architecture, me dit: «Mais c'est ça, tu as la sensibilité italienne avec les techniques françaises ».

Je me sentais différente

Depuis toute petite, on se moquait de moi parce que je me mettais en action dès que je parlais. Ma façon d'exister est de m'exprimer avec mon corps et mes mains. La Franche-Comté, c'est plus cadré, la Suisse n'est pas loin non plus. De ce fait, je me sentais différente et je l'attribuais à mes origines. Lorsque je suis allée à Florence pour la première fois, quand j'ai vu la Galerie des Offices, les tableaux de Michel-Ange. Mais midi arrivait, et le Musée fermait. J'ai quand même vu, par le trou de la serrure, La rotonde, avec la sainte famille. J'ai pleuré d'émotion. Quand j'ai vu les tableaux de Botticelli, la Naissance de Vénus par exemple, je me suis dit « mais voilà c'est moi, c'est mes tableaux ». Je suis très fluide, très courbe, en mouvement, je ne peux pas être rigide ou carrée, sinon je ne fais plus rien. Mais fait incroyable, lorsque je vais en Italie, personne ne me prend pour une Italienne et lorsque je suis en France, tout le monde me dit que je suis d'origine Italienne.

En revanche, mon mari est de Besançon, un vrai Français ! (rires). Il apprécie beaucoup ma famille car nous sommes « vivants », chaleureux et bienveillants.

La rencontre avec les cousins italiens

Les liens étaient rompus entre temps avec les parents de Roberto (Note DA : Roberto Niccolai, cousin italien proche de Valérie, directeur des Archives de Pistoia, et qui a écrit un livre sur sa famille italienne en Franche-Comté). Roberto, je l'ai rencontré quand j'avais 4 ans et l'ai revu à mes 18 ans. Je voulais voir les musées de Florence, pour mes études d'art que je commençais. On avait loué une chambre pour une dizaine de jours. Ma mère a appelé ses cousins, dont Pavanello, le père de Roberto, pour éventuellement les voir. On a tout de suite été accueillis et ils voulaient absolument qu'on reste chez eux. Depuis, Roberto et moi sommes devenus inséparables, avec des allers-retours entre l'Italie et la France. Le papa de Roberto, Pavanello m'appelait Ciuffetta : le petit chou. Roberto était le frère que je n'avais pas. Je lui ai fait découvrir la France. Les Italiens ne s'embrassent pas à tous vents, alors ça aussi je lui ai appris et c'est ma maman qui a initié les bisous familiaux (sourire). A cette époque, j'ai rencontré bons nombres de cousins et de cousines à maman. Chaque fois que j'y allais, c'était un panel incroyable de nouvelles têtes. Pour moi, c'était absolument fabuleux. La Liana, la maman de Roberto, nous faisait chaque jour, des plats d'un délice incomparable. Elle incarnait la femme

italienne dans toute sa féminité et elle avait un réel talent pour la broderie. Pavanello avait un don pour conceptualiser et réaliser des meubles. Son affaire était florissante et il avait des meubles d'un raffinement total. Jamais en France, je n'en ai vu de pareil. Même à ce jour. Puis il y avait la cousine Dora, le cousin Athos, leur fils avec sa famille. J'avais la joie de voir chez eux, le vieux lit de mon arrière-grand-mère, et tous les outils de tailleur, avec les machines à coudre, les fers à repasser à la cendre, que ma grand-mère avait, elle-même utilisé. Je changeais d'espace-temps en allant les voir. Coteaux et champs d'oliviers, un paysage magique que maman avait connu petite et dans lequel elle y avait vécu enfant. Je n'oublie pas non plus, la Pandolfina, la fontaine magique, où ma maman allait chercher l'eau. Petite, elle me racontait l'histoire d'une louve qui venait donner de l'eau fraîche et pure à ses petits. Une belle histoire, telle que nous pouvons le lire dans les contes pour enfants. C'est dans ce village de Piazza, qu'elle avait appris l'italien de ses ancêtres, sans jamais le perdre. A chaque fois que j'allais en visite chez eux, ma cousine Dora, qui était d'origine corse, adorait les tisanes que l'on trouvait en France. Alors, pour lui faire plaisir, je lui en apportais de toutes sortes. Nous échangeons souvent en Français. C'est vers l'âge de 17 ans qu'elle quitta la Corse. J'aimais l'écouter parler un français très littéraire. Maman et moi sommes allées plusieurs fois leurs rendre visite. J'y suis allée, en compagnie de ma filleule Céline, de mes amies et de mon mari. Le voyage en compagnie de ma filleule a été très original et a pris tout son sens pour moi. C'était la première fois que ma mère n'y était pas et que je devais me débrouiller en Italien. Céline ne parlant pas un mot dans cette langue. Je devais faire des efforts et traduire simultanément en français et en italien. Mes cousins, déjà âgés, éprouvaient beaucoup de joie à me voir, si passionnée par mon nouveau rôle. Ils m'identifiaient davantage à ma mère et cela n'en était que plus émouvant pour moi. C'est la première fois que j'avais le rôle d'ambassadrice. En 2005, lors d'un voyage à PISTOIA avec mon amie d'enfance Sabine (native du même village que ma famille), une cousine par alliance à maman, et dont le mari était décédé, lui a demandé de lui rapporter des photos de Pistoia, lieu de naissance de ce dernier. A chaque fois que nous allions en Italie, de part et d'autre, nous avons des missions à mener. Pour ma part, les messages que j'apportais ainsi que les photos et cadeaux divers, étaient remplis d'amour. Même si, l'intégration a été une totale réussite, il n'en reste pas moins, que L'Italie, comme la France sont inscrites dans le cœur de tous.

Rencontre de Barbara et de sa famille

La première fois que j'ai rencontré Barbara, c'était lors d'un voyage en France avec la famille de Roberto. Ils sont venus me chercher à Besançon, à la sortie de l'école des Beaux-Arts. Le lien s'est tout de suite opéré. Puis l'année suivante, je rencontrais sa famille des deux côtés et sur plusieurs générations. Chaque fois que je revenais, tous s'affairaient à me concocter de bons petits plats Italiens. J'en redemandais et c'est avec joie qu'ils s'exécutaient. Sa maman Rosa, m'a fait découvrir, entre autres, les cannellonis à la ricotta et aux épinards, un vrai délice. Entre Barbara et moi, nous nous échangeons des livres de cuisines et des recettes personnelles, sans oublier des remèdes naturels. Si je fais depuis de nombreuses années le café tel que son grand-père paternel le faisait, c'est grâce à son papa Alfio. Et sans rire, j'ai toujours du café Italien que Roberto et Barbara m'apportent. Je suis la seule Française, à qui un Italien demande de lui faire un bon café. Comme avec ma famille, je reçois d'eux, beaucoup d'affection et d'enseignements. Et plus encore, à la naissance des deux enfants, Caterina et Raniero, qui eux même se passionnent pour la France.

Deux langues pour partage

Au début, avec Roberto, on échangeait en anglais. Par la suite, il a très vite appris le français. Il venait chez nous, ma mère lui a donné quelques bases. Moi, comme je travaillais avec les personnes handicapées, je lui faisais ressentir les sonorités par le biais de la gorge, et, je faisais

des gestes comme pour la langue des signes. Lorsqu'il rencontrera Barbara, le français était déjà dans sa famille, puisque le premier métier de son papa avait été professeur de français. Alors que Roberto passait son examen de français à l'université, la correctrice lui a dit qu'il avait un accent connu pour elle. Il lui a demandé lequel ? Elle lui a répondu, le mien, celui de Belfort, c'est très étrange. Il a ri et lui a expliqué qu'une partie de sa famille était de Belfort. Une belle aventure.

En revanche quand je vais en Italie, je parle en langue locale. J'avais demandé à l'école pour apprendre l'italien, ce n'était pas possible. Mais au bout de quelques jours en Italie, je me débrouille, je m'y fais. Mes grands-parents parlaient italien entre eux mais demandaient à leurs enfants de parler en français pour mieux réussir leur vie.

Je suis française, d'origine italienne

Quand je suis en France, l'Italie me manque et quand je suis en Italie c'est la France qui me manque. Pour ma mère c'est pareil, alors que mon père, il se présente toujours comme Français. Quand l'Italie me manque, je me fais des pâtes à la sauce tomate, un tiramisu, la polenta où que sais-je, sinon je ne m'en sors pas. J'adore la cuisine italienne, tout comme Roberto a fini par adorer la cuisine française. On n'a pas la même France dans la tête, ni la même Italie d'ailleurs. J'adore l'Italie, il adore la France. Il a tellement idéalisé la France - c'est quand-même le pays qui a sauvé sa famille. Et moi je ne vois pas non plus l'Italie telle qu'elle est. A deux, on forme une personne presque parfaite (sourire). On s'est aidé l'un l'autre pour avancer culturellement. Quelque part, lui comme moi, on remercie la France de cette époque-là. Si mes grands-parents n'étaient pas venus en France, mes parents n'auraient pas pu aller à l'école et moi je ne serais pas là parce que, peut-être, ils auraient été décimés par les Mussolini et les chemises noires.

Une famille de gauche

Je défendais les valeurs de gauche déjà étant petite. J'aimais bien la famille Japy, c'était quelque chose. A l'époque, Japy et Peugeot n'utilisaient pas les gens comme une marchandise. Les cousins étaient fiers d'y travailler, de pouvoir grader. Ils le montraient à leurs parents avec fierté. Ce n'est plus pareil maintenant. Mon grand-père maternel, comme je disais, était un vrai communiste et j'avais une représentation idéale du communisme. Du côté de mon père, ils sont plutôt socialistes.

Photos :



La montre à gousset de mon grand-père



Le Chaplet de ma grand-mère



Les deux tasses, qui ont appartenu à la grand-mère de Roberto

Une famille libre qui s'est vite adaptée à la France

Oui. En effet, cela me rappelle que j'ai l'image de ma famille italienne, d'immigrés et de réfugiés politiques, qui s'est tout de suite adaptée à la France. Elle s'est intégrée dans la vie de la commune, le travail chez Japy, etc. Ma tata Lorène était très bonne aussi en français et à l'école, mais il fallait qu'elle travaille. Comme je l'ai dit plus haut, la famille de mon grand-père est devenue très pauvre, par contre, la famille de ma grand-mère était d'une famille de tailleurs. Ma grand-mère cousait très bien. A eux deux, ils s'en sont toujours sortis financièrement. Il y avait toujours de la nourriture et de quoi l'offrir. Mes grands-parents ont été immensément riches d'âme, et d'amour. Pour moi, cela voulait dire que si mes grands-parents avaient vécu dans un pays sans tyrannie, ni guerre, ils seraient allés beaucoup plus loin.

La religion et l'école

Ils se sont épanouis et émancipés par leurs enfants, surtout par ma mère. Ma mère était 1^{ère} ou 2^{ème} pendant toute sa scolarité avec la sœur de sa meilleure amie qui était française. Ma mère était la seule enfant de la Région et du village à ne pas aller à l'église, ni au catéchisme, parce que mon grand-père était une figure très respectée de la résistance. Ma mère était respectée et ne s'est jamais fait battre par cette institutrice qui pistait ses élèves, même pendant le weekend et lors des vacances scolaires.

Par contre, quand elle s'est mariée avec mon père qui est aussi d'origine italienne, le curé

d'Hérimoncourt voulait absolument qu'elle fasse sa communion. Mon grand-père était affligé. Mes grands-parents avaient un contrat entre eux : les enfants allaient être baptisés, mais ils n'iraient pas à l'église. Sauf que les curés de l'époque n'étaient pas consentants. Donc il a fallu que ma mère fasse sa communion en 4^e vitesse pour épouser mon père.

Décidément artiste

J'ai fait des études d'art-thérapie avec Kim James. J'ai travaillé durant 28 ans dans le même type de structure : écoles, lycées, hôpitaux, maisons de retraités, ateliers personnels, ESAT. Maintenant, je voudrais me mettre à mon compte, travailler à mi-temps avec un public diversifié. Je voudrais également reprendre la création. J'aime beaucoup mon travail. Je pense que ce choix est lié à certaines personnes de ma famille qui avaient des déficiences légères à graves et dont j'étais proche. Lorsque j'ai choisi les Beaux-Arts, je voulais le faire aussi pour aider les personnes en difficulté et leur apporter une aide par le biais de l'art. Ce que mes parents n'ont pas pu réaliser ou vivre je le fais pour eux.

Et humaniste de surcroit

Mes origines italiennes m'ont aidée quand j'étais professeur en collège et lycée il y a quelques temps, et maintenant en travaillant parfois avec des personnes immigrées. Je me sens apatriote comme eux, je les comprends. Mais durant mon travail, je défends la France. Le fait d'être d'origine étrangère m'a aidé à les comprendre et à les accueillir. Peut-être que je suis d'emblée comme ça.

Mon côté chaleureux m'avantage dans mon travail au quotidien et plus particulièrement auprès des personnes en grandes difficultés psychiatriques. Parler parfois en Italien permet d'adoucir les mœurs. Je n'ai jamais trouvé ma place dans un milieu « lambda ». Il me fallait absolument ce côté humain et bienveillant.

Ce qui reste



Ma grand-mère maternelle étant tailleur, elle avait gardé l'œuf ou l'on passait le fil, pour pouvoir le tendre et en faire des bobines. C'est un objet qui a une valeur inestimable pour moi. Je ne l'ai découvert que lorsque mon oncle TINO, le frère de maman, est décédé. Ma cousine Joceline et moi-même, étions en train de débarrasser toutes les affaires des grands parents et de notre oncle que je suis tombée sur cet objet, pour des moins insolites. C'est grâce à ma cousine Barbara, épouse de Roberto, que j'ai découvert l'utilisation de cet objet. Il me rappelle ma grand-mère au quotidien. Il y a quelques années, Roberto a eu la générosité de partager avec moi de magnifiques tasses, ayant appartenu à sa grand-mère. Ce geste a eu un impact très fort en moi.

Pour moi, cela vaut plus que tous les bijoux précieux. Plus tard, je léguerai tous ces objets, aux enfants de ma cousine Joceline, (ma filleule Céline, et à son frère Charly).

L'Italie pour moi, c'est aussi, l'entraide, se soutenir et nous soutenir coûte que coûte. Je me souviens, lorsque nous étions à l'hôpital pour mon oncle TINO, les infirmières nous avaient dit qu'elles n'avaient jamais vu une famille aussi unie et soudée.

Je m'aperçois aujourd'hui que j'ai du mal à vivre sans l'Italie en moi. Ce pays et toute sa culture, occupent une grande place pour moi.

La famille de mon père



Photo de mes grands-parents paternels

Avec cette période où nous sommes tous enfermés (La Covid), j'ai eu plus de temps pour penser à notre entretien, c'était même très présent. Quand j'ai raconté à mes parents comment cela s'est passé, mon père m'a demandé pour la première fois « Tu as parlé de ma famille ? » Lui qui soit disant n'était pas attaché à l'Italie. J'ai compris, qu'il souhaitait que je parle de sa famille. Alors, j'ai décidé de m'atteler à proposer à mes cousins et à ma tante Bernadette, la dernière sœur de mon père encore en vie, de bien vouloir me parler de souvenirs liés à ma famille et à mes grands-parents. J'ai recueilli quelques témoignages. Mais, même si ceux-ci sont pertinents, le contexte socio-politique n'est pas le même. Mes grands-parents paternels sont venus juste avant la seconde guerre mondiale et recherchaient plus un travail et une vie plus douce que la fuite d'un régime.

Is se sont très vite intégrés à la France, à son rythme de vie et à ses coutumes. Mon grand-père venait d'une famille anoblie. Mais comme, je l'ai entendu dire, son père, mon arrière-grand-père avait tout perdu aux jeux. Il a dû troquer son titre de noblesse pour de l'argent. Mon grand-père était d'une famille de plusieurs enfants, un frère et une sœur et deux demi-frères, d'un premier mariage. Ses deux demi frères, ont d'ailleurs fait fortune en Argentine. Ils ont envoyé de l'argent à mon grand-père et à sa famille, juste après la guerre. Mais l'argent a été envoyé en Italie et jamais personne, n'en a vu la couleur. Delà, il y a eu rupture entre eux.

D'où vient le nom de CECCONE et CECCONI?

Depuis l'arrivée de mes grands-parents en France, il y a un quiproquo avec le nom de CECCONE, et CECCONI. Cela a entraîné, des troubles et une grande guerre au sein des diverses branches familiales. Donc la moitié de la famille s'appelle CECCONE, comme dans la région du Frioul, et l'autre CECCONI. Encore aujourd'hui, nous avons de grandes discussions à ce sujet. Mais avec mon cousin Roberto, nous avons retrouvé les racines du nom CECCONE dans le FRIOUL, mais, (temps de réflexion, et sourire)..., il paraîtrait que nous venons de CORSE, alors, Cela m'importe peu, car tous les amis de ma famille nous appellent CECCONI et pour ma part, je suis CECCONE. Je m'adapte. (Rires).

Mes grands-parents sont arrivés en France et se sont installés à saint Etienne. Puis ils sont très vite venus dans le Doubs et ils ont habité Hérimoncourt jusqu'à leurs retraites. Par la suite, ma grand-mère a retrouvé l'une de ses sœurs, la tata Henriette, dite Riquette, près d'ARLES Puis

ils se sont installés dans la Drome. Mes souvenirs remontent à cette époque, dans le joli petit village de Châteaudouble. C'est d'ailleurs là, qu'ils sont enterrés.

La vie à HERIMONCOURT et la famille PEUGEOT

Petit quartier d'Hérimoncourt, la BASTILLE sera l'endroit que chérira mon père. C'est un lieu plein de souvenirs et de rencontres, avec d'autres peuples et d'autres cultures. Mes grands-parents auront six enfants, deux fils et quatre filles. Ils naîtront tous en France et seront tous scolarisés. A l'époque c'était la famille PEUGEOT qui chapotait toute la région. Elle offrait gîte, jardin et tout ce qu'il fallait aux familles pour vivre décentement. Tous étaient en contact avec des Français, des Polonais, des Russes, des Italiens. Il y avait des échanges interculturels et des enrichissements de connaissance. Mais, comme pour la famille de maman, certains Français, traitaient les nouveaux arrivants de sales macaronis, de sales polaks. Cela n'arrêtaient personnes, y compris le frère de papa, Claude, qui dès l'âge de 17 ans et au grand regret de ma grand-mère, s'engagera dans la marine française. Mon cousin Geoffroy m'a dit, lors de nos échanges, que mon oncle avait souffert de racisme et que, comme papa, il se sentait plus français qu'italien. C'est pour cette raison que tous les membres de la famille avaient un grand objectif, celui de s'intégrer. C'est peut-être pour cette raison, que je suis la seule à être de parents d'origine Italienne. Tous mes cousins et petits cousins en France, ont l'un de leur parent Italien et l'autre Français.

Très vite, mon grand-père RINO, sera suivi par l'un des grands patrons de la famille PEUGEOT, Rudolph PEUGEOT. RINO n'avait pas d'ambition particulière. Il voulait que toute sa famille soit à l'abri de la misère et ait une bonne éducation. Par ailleurs, il avait un talent inné pour la peinture. Il était autodidacte. C'est ainsi que Rudolph PEUGEOT lui donna sa chance, en l'envoyant sur Paris pour prendre des cours de peinture. Le séjour était tous frais payé, mais au bout de 15 jours, mon grand-père est revenu. Il rendit la somme dans son intégralité à Monsieur PEUGEOT. Il continua à peindre, mais de manière spontanée et naïve. Ce qui est paradoxale, c'est que mon père voulait faire les Beaux-Arts, mais que Rino souhaitait pour lui, les Arts Et Métiers. Encore un conflit, entre parents et enfants. Du coup, c'est moi qui ai fait ses études là ! Mon grand-père aimait l'ordre et que tout soit nickel. Pour se faire, il se levait toujours très tôt et allais aux jardins, préparait et cirait toutes les chaussures de la famille. Même à mon époque, je le voyais préparer tout cela le soir.

Ma grand-mère, appelée Catarina, mais plus communément RINA, avait eu, disait-elle, une vie relativement dure. Son père, en l'occurrence, était très dur et sans trop d'affect avec les membres de sa famille. J'ai moins de détails concernant sa vie, et cela m'attriste, car d'elle, je me souviens d'une femme bien en chair avec un fort caractère. Elle me racontait que, jeune fille, elle avait, pour des raisons dont je ne me souviens, plus mordu le bras d'un gendarme. La scène se déroule en plein hiver, en Italie. L'homme portait une grosse canadienne en cuir, et de surcroît fourrée. Ma grand-mère lui a planté ses dents blanches et très résistantes. Elle aimait manger les os des volailles et les têtes des poissons. Je me souviens d'une anecdote. Enfant, mes parents et moi-même étions dans un restaurant dans le Haut Doubs, et avant de partir, j'ai fait la vie à mon papa pour aller chercher toutes les têtes de poissons du restaurant, afin de les apporter en cadeau à ma grand-mère. Cela fût, bien entendu impossible et cela m'a rendue triste.

Mon premier grand conflit avec RINA

Pour vous expliquer au mieux le caractère de RINA, je vais vous raconter une histoire. A 4 ans, j'ai dit à maman, que je la pendrai par les pieds à un arbre, et j'ai ajouté, la tête en bas. Je me rappelle encore de cela. J'avais dû me disputer avec elle, et comme je lui tenais toujours tête,

cela l'a contrariée. Contrairement à ma cousine Fabienne, première petite fille de la famille et à mon cousin Gabriel second, enfant, je n'ai pas eu de réels bons rapports avec elle.

Les soirées en compagnie de RINA

Le soir, ma grand-mère me racontait des histoires de magie et de sorcellerie, tout cela en lien avec son enfance. Elle y croyait tant, que, même si cela m'occasionnait des cauchemars, j'en redemandais toujours. La vie de ma grand-mère était gérée par tout cela et plus encore par ce que pouvait lui raconter une amie voyante. Cela m'a beaucoup marqué.

Ma grand-mère et ses remèdes :

Elle était très plantes, citron et argile verte. Parfois, elle me soignait avec. Cela me semblait être des remèdes de sorcière. Et allez savoir pourquoi, aujourd'hui encore, j'ai toujours de l'argile verte chez moi.

Religion, ou religiosité

Ma grand-mère, comme mon grand-père, était de religion catholique. Ils étaient chrétiens, mais avec une grosse dose de superstition. Cela était fort amusant pour moi. En tant que petite fille rebelle, je faisais enrager RINO en passant sous l'échelle, croisant les couverts, mettant le pain à l'envers sur la table et plaçant mes chaussures et mon chapeau sur mon lit. Le top du top, j'avais une chatte noire nommée Nera. Mon grand-père n'a jamais voulu la toucher. Pour moi, mes grands-parents étaient bien, d'origine Italienne.

La vie de famille avec des Italiens en France

Je savais qu'ils étaient d'origine Italienne, parce qu'ils escamotaient quelques mots en Français, telle Pigeot, et non Peugeot. Chaque dimanche, maman, RINA et ma tante BIANCA préparaient simultanément la Polenta avec le Lapin, ou les côtes de porcs. Entre temps, Rina allait derrière la maison, dans une impasse et coupait la tête à l'une des poules, ce qui me terrifiait et me mettait hors de moi.



Ma grand-mère Rina avec sa fille Jeanine et ma cousine Fabienne



Rino, Rina et ma cousine Fabienne

Chaque année, aux grandes vacances, je descendais chez mes grands-parents, avec ma cousine Emmanuelle et nos parents. Mon père, et mon oncle Marcel s'attelaient à la rénovation de la vieille demeure.

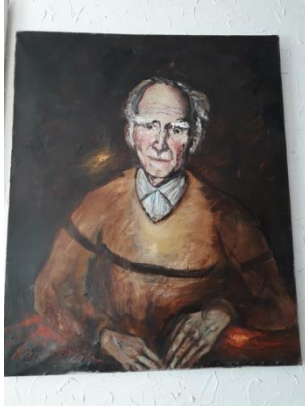
Pour moi, alors âgée de 7 ans, il fallait m'occuper. Heureusement, très vite, je suis devenue amie avec une des filles du village, la plus jeune fille du facteur, Sylvie, communément appelée VIVI. Elle habitait à côté de chez nous et offrait de nombreuses ressources et divers jeux. Ma cousine Emmanuelle, Vivi et moi-même, allions nager chaque après-midi avec nos mères, dans le village voisin. Je me souviens également, que nous allions avec notre grand père, ramasser les escargots sous la pluie battante. La grand-mère les faisait dégorger et cela empestait dans toute la maison. Elle avait aussi la fâcheuse manie de manger le fromage de chèvre avec les asticots dessus... (Rires). Adolescente, même si j'avais de meilleures relations avec elle, je garde la vision d'une femme fatiguée, qui souffrait de ne pas avoir vécu la vie qu'elle c'était imaginée. Elle en parlait souvent et cela m'attristait, car on ne peut pas changer le passé. Par contre, je la revois aussi, assise sur le canapé de la grande cuisine, avec mon filleul Hervé sur elle. C'est les seuls moments, où son visage s'illuminait d'un grand sourire. Lorsqu'elle est morte, j'ai senti un manque, tant relationnel qu'affectif. Manque, qui ne sera jamais comblé. Avec mon grand-père, nous allions également apporter les poubelles un peu plus haut, dans le village. Cela me permettait de discuter avec lui et j'avais la sensation d'être importante pour lui. Mon grand-père, pour moi, toujours bien habillé, portait en toute saison un chapeau. C'était un homme amusant, qui aimait faire des blagues. Mais, il n'aimait pas gaspiller la nourriture, et il ne comprenait pas pourquoi, chaque midi, je donnais la moitié de mon steak à Daisy, la chienne des voisins. J'aimais jouer aux cartes avec lui, même s'il trichait, le jeu qu'il affectionnait était Briscola. Il continuera d'y jouer avec mon filleul Hervé, jusqu'à la fin de sa vie. A sa mort, mon grand-père viendra à tour de rôle habiter chez nous et chez ses autres enfants. Mais, c'est un homme fatigué, qui comptait les jours qui le séparaient de son épouse décédée.



Mes grands-parents aux champs



Mon grand-père en famille, avec mes parents, ma cousine Fabienne et moi-même adolescente



Rino peint par un ami artiste de la famille, (Roger Comte), juste avant sa mort

Malheureusement, et du temps de mes grands-parents, je n'ai pas beaucoup de souvenir de la famille au complet réunie, ni du fait que RINA et RINO me parlent de l'Italie.

La rencontre avec la grand-tante Henriette, dit communément la tata Riquette.

Sacrée numéro aussi. L'une des deux sœurs de RINA, n'avait pas ses mots dans sa poche. Cette femme très maigre et petite physiquement, adorait les animaux et récupérait tous ceux qui venaient spontanément chez elle. C'est ainsi qu'elle a eu jusqu'à 3 chiens et 14 chats. Même si elle était un peu caractérielle, j'aimais y aller. Elle cuisinait des plats italiens, et nous allions ensemble, très tôt le matin, cueillir des bonnes tomates pleines de soleil. Le moins amusant étant les moustiques. Je me souviens également qu'elle avait pour se protéger des rodeurs, des armes à feu, dont un pistolet sous l'oreiller.

La rencontre avec la deuxième sœur de ma grand-mère, la grand-tante Adèle.

Une femme merveilleuse à la vie tragique. Je ne l'ai rencontré qu'une fois. Mais c'est avec une grande émotion que j'en parle. Elle était venue rendre visite à sa sœur. Pour moi, c'était la vraie Italienne, car elle venait tout droit de Milan. Le repas de midi étant prêt, j'ai tout de suite été attirée par elle. Elle avait un joli visage, telle une madone. Elle était grande, élancée et, contrairement à ma grand-mère, avait de grandes mains élancées. Pour moi, un ange m'était apparu. Elle a accueilli le fait que je me mette à ses côtés. Nous avons échangé sur divers sujets. Je lui ai demandé pourquoi, je ne l'avais jamais vu auparavant et à quand notre future rencontre. J'avais déjà ergoté plein de projets dans ma tête. Mais malheureusement, cette rencontre fût la seule. Contrairement à papa et à sa famille, les liens seront coupés..



La tante Adèle avec ma cousine Fabienne

Les liens avec la famille de mon grand père

Du côté de mon grand- père, j'ai gardé des liens avec une grande partie de sa famille, et plus précisément, celle qui est située en Alsace. Nous entretenons toujours des liens avec la cousine

germaine à papa, Yolande, qui a près de 94 ans, sa fille et son fils. Lorsque j'étais enfant plusieurs fois par an, nous allions rendre visite à la Cousine. Je trouve d'ailleurs, que chez elle, l'Italie était davantage présente.

Les liens avec la grand-tante Argentina, sœur de mon grand-père et sa famille, établie en Charente-Maritime, ont duré de nombreuses années. Mais malheureusement, à ce jour, les relations sont coupées.

Quand les Ceccone rencontrent les Bardi et Gustini.

C'est tout un programme. Deux familles italiennes de deux régions proches, mais qui n'ont pas le même langage. Les uns parlaient parfaitement l'italien littéraire et les autres parlaient le dialecte Frioulan entre eux et Français avec leurs enfants.

L'amour sans rien attendre en retour

L'amour que la famille Bardi avait en elle, allait jusqu'à accueillir en vacances, ou en visite, la plupart des sœurs de mon père. De son vivant, ma marraine France me racontait tous les bons moments passés chez eux. Comme pour moi, elle dévorait la soupe de petites pâtes à s'en faire exploser le ventre. Elle pleurait à chaudes larmes, pour ne plus jamais repartir. Ma tante Bianca, sœur aînée de mon père, qui après une longue maladie, venait plusieurs fois par semaine leur rendre visites. Sans oublier mon père, qui après une longue maladie et sans être marié à l'époque avec ma mère, est allé en convalescence chez eux près de trois mois. Comme je l'ai dit au tout début de cette interview, mes grands-parents maternels étaient la bonté et l'amour incarné.

Le village de mes grands-parents en France :

Pour terminer cette interview, je parlerai de mes liens avec le village de mes grands-parents, en France, Dampierre-les-Bois. En effet, il y a quelques années, j'ai décidé de déménager. Et fait exprès, j'ai trouvé une maison dans le village familial. Je n'ai pas hésité un instant. Ce passage à Dampierre était inévitable pour moi. J'avais acheté la maison d'une des meilleures amies de ma mère. La maison se situait à la fin d'une rue, qui avait vu passé une bonne partie d'oncles et tantes de maman. Mon logement était attenant à celui d'une vieille dame, qui, elle aussi avait fait partie de la vie de maman, et italienne de surcroît. Dans ce village, j'avais ma tata Lorène, mon tonton TINO et mon parrain CLAUDE qui y vivaient. Cela m'a rapproché d'eux. Et pour finir, mon mari et moi-même, après un exil de 9 ans dans un village près de Belfort, sommes de retour dans mon village natal, celui de la famille Japy et comme toujours, je suis à quelques mètres du lieu où a habité ma grand-tante Constance, sœur de ma mémère Marie.

Mais avec l'âge, l'envie d'aller faire un tour du côté du Frioul me titille. Dès que cela sera possible, il est probable qu'avec deux de mes cousins et cousines, nous allions y faire un tour. Je sais qu'il n'y a plus personne, mais nous pourrions nous recueillir sur la terre d'origine de nos grands-parents.

Quoi que je fasse, tout me ramène toujours à l'Italie, et ce n'est pas près de s'arrêter !

Ne pas vouloir trahir ses pères

Cette pensée, m'est venue en parlant à Douchka. On peut l'entendre dans les deux sens. Ne pas trahir sa famille et le pays d'origine et ne pas les trahir pour le respect qu'ils éprouvent en venant vivre et s'épanouir dans le nouveau pays d'accueil.

La deuxième génération, doit à tout prix s'intégrer et faire honneur tant à sa famille qu'au pays qui les a accueilli. Mais quand est-il de la troisième génération ?

Pour ceux et celles qui comme moi porte encore un nom bien Italien, la résurgence de l'Italie nous appelle du plus profond de notre âme. Elle titille notre imagination et dans nos rêves, il y a des images et des scènes de vie datant de près d'un siècle. Lorsque pour la toute première fois mon cousin Geoffroi c'est rendu en Italie avec sa compagne Sylvie, il s'est senti chez lui. Lors

de son témoignage, cette phrase reviendra à plusieurs reprises. « J'étais chez moi. En France, je ne ressens pas cela ».

Recueilli et transcrit pour Migrations BBFC par Valérie Savonet-Ceccone et Douchka Anderson, mars 2021.